

rico-culturelle¹⁰. En définitive, c'est la question majuscule et ô combien actuelle d'une théorie émancipatrice du sujet et de l'individualité qui est ici posée, et pour laquelle les analyses de Marx et Engels (*L'Idéologie allemande*) mais aussi, ne l'oublions pas, de Spinoza, sont décisives. C'est précisément, nous semble-t-il, la motion souterraine de la pensée de Vygotski qui relie son travail inachevé d'une *Théorie des émotions* à ses travaux ultérieurs pour lesquels il est essentiellement aujourd'hui (re)connu.

Ce *filò conduttore* tissé par Vygotski corrobore ce qu'André Tosei a, de son côté, bien mis en évidence, à savoir l'existence voire la concurrence de deux lectures de Spinoza dans le marxisme. L'une passe par Plekhanov qui le lit à l'aune de la science allemande – Leibniz-Wolff-Hegel pour aller vite –, reformulant son système en une néométaphysique « matérialiste ». L'autre, la « grande Autre », passe par Labriola qui soutient une lecture résolument non-spéculative, centrée sur la partie III de l'*Éthique*¹¹, à laquelle il ne fait selon nous aucun doute que la lecture vygotkienne est affiliée. Nous voici donc reconduits à (re)penser, grâce à Vygotski, la puissance de Spinoza pour le marxisme et pour l'émancipation, vitale désormais, du genre humain, qui ne pourra être que son œuvre. Une pensée pour l'avenir, indiscutablement.

- 1 Mis à part le présent recueil, signalons son maître ouvrage, *Pensée et langage* (1934) dont la troisième édition française a été publiée en 1997, ainsi que la récente parution de sa thèse : *Psychologie de l'art* (1925). Nous y ajoutons l'ouvrage collectif dirigé par Yves Clot, *Avec Vygotski*, dont une seconde édition augmentée a paru en 2002.
- 2 Cf. notamment Marx & Engels, *L'Idéologie allemande*. Paris, Éd. Sociales, 1976.
- 3 Sur ce point précis voir André Tosei, « Philosophie de la praxis et dialectique », *La Pensée*, 1984, n° 237, p. 100-120 et en particulier p. 104 sq. – et J.-P. Sartre – voir « Matérialisme et révolution » (1946). In *Situations philosophiques*. Paris, Gallimard, 1990, p. 81-140.
- 4 Cf. L. Vygotski, *La Signification historique de la crise en psychologie*, Lausanne, Delachaux & Niestlé, 1999. Rédigé en 1927, cet ouvrage n'a été effectivement publié en russe (sa langue originale), qu'en 1982.
- 5 Vygotski est aussi l'auteur d'une *Théorie des émotions : étude historico-psychologique* qui discute Descartes en s'appuyant notablement sur Spinoza. Une traduction française, de qualité

discutable, a paru aux éditions L'Harmattan en 1998

- 6 Leibniz l'avait déjà thématiqué, par exemple dans les *Nouveaux essais sur l'entendement humain*.
- 7 Sur tout cela, voir Vygotski, *Pensée et langage*, en particulier le ch. 7 : « Pensée et mot ».
- 8 C'est au fond la même intention qui anime la critique de la psychanalyse, d'ailleurs contemporaine, de Georges Politzer. Cf. la *Critique des fondements de la psychologie* (1928), Paris, Puf, 1994.
- 9 L. Vygotski, *La Signification historique de la crise en psychologie*, p. 308 ; souligné par Vygotski. En d'autres termes, la psychologie attend (encore ?) son *Capital*.
- 10 J'en tente une première esquisse dans une étude, « Des réifications de la raison », à laquelle je me permets de renvoyer, dans E. Kouvelakis & V. Charbonnier (dir.), *Sartre, Lukács, Althusser : des marxistes en philosophie*, Paris, Puf, 2005, p. 81-102.
- 11 Cf. A. Tosei, « Labriola devant Spinoza : une lecture non-spéculative » et « Le marxisme au miroir de Spinoza ». In *Du matérialisme de Spinoza*.

Lu d'ailleurs

Michael Löwy

Sociologue, CNRS, auteur notamment de *Utopie et Rédemption* (PUF, 1988) et de *La Guerre des dieux* (Éditions du Félin, 1998)

Dialectique de l'utopie (anglaise) :

À propos de Matthew Beaumont, *Utopia Ltd: Ideologies of Social Dreaming in England 1870-1900*, Leiden, Brill, 2005, 214 p.

Ce livre est une remarquable contribution à une histoire matérialiste des utopies, à travers l'étude des romans utopiques anglais de la fin du XIX^e siècle. Culture marxiste et profondeur philosophique distinguent cet essai, inspiré de Marx, William Morris, Ernst Bloch et Walter Benjamin, des travaux habituels sur cette thématique.

C'est dans un contexte historique défini par la Commune de Paris, la Grande Dépression des années 1873-1896, et les premières luttes sociales des travailleurs anglais, que sont publiés, en très grand nombre, des romans utopiques en Angleterre. Dans leurs manifestations les plus radicales, ils offrent la possibilité d'un regard utopique/ critique sur la société contemporaine, à partir d'un avenir fictif. Dans leurs formes les plus conformistes, ils restent prisonniers du présent (bourgeois), incapable de « briser le *continuum* de l'histoire » (W. Benjamin).

William Morris, dans son célèbre roman utopique *Nouvelles de nulle part* (1891), inspiré de la tradition romantique anticapitaliste anglaise, incarne les premiers. Son rival, l'Américain Edward Bellamy, avec *Looking Backward (Regardant en arrière)* de 1888, est le représentant le plus influent des seconds, c'est-à-dire des utopies « par en haut », socialistes d'État, qui ne mettent nullement en question la civilisation (capitaliste) moderne.

Proche du fabianisme, Bellamy propose une utopie réformiste, évolutionniste, moderniste, philanthropique, profondément « petite-bourgeoise », une sorte de « troisième voie » entre le laisser-faire capitaliste et la révolution socialiste. Dans son roman utopique, l'avenir se présente sous la forme du « nationalisme » – le mot « socialisme », trop compromis avec le drapeau rouge et l'odeur de pétrole des incendies de la Commune, est évité – un système grâce auquel « la nation devient une seule grande corporation d'affaires, un seul capitaliste à la place de tous les capitalistes », tandis que les travailleurs sont mobilisés dans une « armée industrielle » à la discipline militaire... Cet avenir

est le résultat naturel et inévitable de la concentration des capitaux, et la société n'a donc qu'à « reconnaître et coopérer avec l'évolution industrielle ». Critique du capitalisme libéral, Bellamy est partisan d'une réforme « prophylactique » : « qu'il n'y ait pas d'erreur là-dessus, nous ne sommes pas des révolutionnaires mais des contre-révolutionnaires », explique-t-il dans une conférence de 1890 qui s'adresse aux craintes de la classe moyenne.

L'énorme succès de *Looking Backward* aux USA et, dans un moindre degré, en Angleterre, a convaincu William Morris que le roman utopique était un lieu de lutte culturelle à l'intérieur du mouvement socialiste. Sa riposte, dans *Nouvelles de nulle part*, est celle d'une utopie révolutionnaire, c'est à dire d'un avenir qui résulte de la lutte active des exploités, et qui représente une alternative radicale à la civilisation capitaliste. Son *utopie concrète* – dans le sens que donne à ce terme Ernst Bloch – n'est pas contemplative, mais exerce une fonction dialectique : introduire le réel dans l'utopie et l'utopie dans le réel.

Outre ces deux figures fondamentales, l'auteur analyse en détail deux autres formes de roman d'anticipation : les utopies féministes et les « cacotopies » anti-communistes. Les romans utopiques féministes de la fin du XIX^e siècle sont le résultat d'une confluence complexe entre deux courants de pensée : le « courant chaud » (encore un terme d'Ernst Bloch) de l'utopie socialiste/ féministe oweniste de la première moitié du siècle, et le « courant froid » du réformisme féministe pragmatique de la fin du siècle. Ce qu'ils ont en commun c'est l'espoir de « construire un monde nouveau à l'intérieur de la coquille du monde ancien », selon les termes de l'historienne féministe Barbara Taylor. Ces romans utopiques sont, en partie, une riposte aux dystopies misogynes, comme le roman de J. M. Allan, *Woman Suffrage Wrong* (1890), qui agite le spectre d'une « armée d'Amazones prête à imiter les excès des femmes parisiennes à Versailles le 6 octobre 1789 ». On trouve des « armées d'Amazones », mais avec une dimension émancipatrice, dans le roman utopique de Florence Dixie, *Gloriana, or The Revolution of 1900* (1890), sous la forme d'un corps de femmes volontaires composé de suffragistes militantes, capable de battre « les armées diaboliques du Monopole et de l'Égoïsme ». Dans le roman de Elisabeth Corbett, *New Amazonia* (1899), c'est la nouvelle société toute entière qui s'inspire du mythe des Amazones : elle nous montre l'Irlande en l'année 2472 gouvernée exclusivement par des femmes. L'épistémologie de ces utopies, selon M. Beaumont, est celle d'un exercice heuristique, une expérience intellectuelle contre-factuelle, un saut imaginaire dans l'avenir au-delà des données empiriques, une tentative d'importer la perspective rédemptrice du futur dans le présent.

Tout autre est le cas des dystopies ou *cacotopies* – du grec *kakos*, « mauvais » – anticommunistes inspirées par le spectre terrifiant – pour les classes dominantes – de la Commune de Paris de 1871. Pour ces fictions de catastrophe

sociale, qui décrivent la révolution comme une apocalypse sexuelle et politique, il s'agit de conjurer le danger d'une « Commune anglaise » – un spectre nourri par l'émergence du mouvement socialiste et des luttes de classe en Angleterre dans le dernier tiers du XIX^e siècle. Le prototype de ce genre de fiction anticipatrice est *The Commune in London: A Chapter of Anticipated History* (1871) de S. B. Hemyng, qui décrit, avec richesse de détails, les dégâts et crimes commis dans la bonne ville de Londres par une foule ouvrière assoiffée de sang, menée par de diaboliques femmes insurgées, et dirigée secrètement par des agents de l'Internationale. Dans *The Decline and Fall of the British Empire* (1890) de Henry Watson, une foule d'une saleté repoussante met le feu au Buckingham Palace, au Kensington Palace, et même, pire que tout, dans les clubs de l'aristocratie londonienne. Le rôle des femmes « pétroleuses » revient dans presque toutes ces *cacotopies* : dans les mains de ces femmes, écrit un commentateur anonyme, « le flambeau des Lumières devient la torche qui a mis le feu à Paris ». Paradoxalement, constate Beaumont, ces *cacotopies* se conçoivent elles-mêmes comme des fausses prophéties, partant de l'hypothèse optimiste que leurs lecteurs sauront empêcher le désastre ; mais elles sont aussi inquiètes, et incertaines de leur efficacité. Il existe aussi un aspect « utopique » dans ces dystopies : en comparaison avec l'enfer qui menace, le capitalisme présent apparaît comme une société idéale...

Dans le dernier chapitre du livre, l'auteur revient à l'utopie de William Morris, celle qui permet, grâce au point de vue de l'avenir, le « regard à partir du toit » qui embrasse la société présente dans toutes ses contradictions. Comme l'écrit Ernst Bloch, « nous avons besoin du plus puissant télescope, celui d'une conscience utopique polie, pour pouvoir pénétrer précisément dans la proximité la plus proche ». Dans l'avenir utopique décrit dans *News from Nowhere*, le travail cesse d'être une malédiction pour devenir « l'agréable exercice de nos facultés », dont le produit est gratuitement distribué par les travailleurs aux consommateurs. La valeur d'usage et la beauté des objets remplacent la marchandise et son prix. Dans une scène célèbre du roman, le visiteur du passé reçoit le don d'un bel objet (une pipe) richement ornémenté, en or et pierres semi-précieuses. Cet avenir heureux, où le principe de plaisir et le principe de réalité semblent s'être réconciliés, n'est pas tombé du ciel, mais a été le résultat d'un combat révolutionnaire acharné, décrit par Morris dans le chapitre « Comment le changement a eu lieu ».

Nouvelles de nulle part est un exercice d'historiographie critique : il comprend le XIX^e siècle finissant à partir de la perspective d'une histoire future possible, d'une alternative communiste. L'objet de ce rêve d'avenir est, pour son auteur, d'agir sur le présent, c'est-à-dire sur le « maintenant », qui est la porte étroite par laquelle le Messie – *i. e.* la Révolution – peut entrer dans l'histoire (Walter

Benjamin). William Morris est ainsi pratiquement le seul, à la fin du siècle, dans son aspiration à « transformer l'écriture utopique en un moment, nécessairement partiel et provisoire, de la pratique révolutionnaire » (Miguel Abensour). Ma seule critique à l'analyse passionnante proposée par Matthew Beaumont, c'est d'avoir trop vite éclipsé la structure de sensibilité *romantique anticapitaliste* de William Morris, un moment évoquée (p. 43) mais par la suite abandonnée. Or, elle me semble décisive pour comprendre son œuvre, dans la mesure où elle introduit une dimension essentielle de son roman utopique : *le rapport au passé*. Comme tous les romantiques, Morris se réfère au passé pré-capitaliste pour critiquer la civilisation bourgeoise moderne ; cependant, contrairement aux romantiques conservateurs – comme son ami John Ruskin – il ne propose pas un retour en arrière, mais un *détour par le passé*, vers l'avenir utopique. Cette dialectique romantique/ révolutionnaire entre le passé et l'avenir – contre l'infâme présent capitaliste – est visible dans de nombreux aspects du roman, comme la scène de l'objet donné – dont l'ornementation évoque le travail artisanal et/ ou artistique – ou dans celle qui décrit Londres devenue une sorte de cité pastorale noyée dans la verdure. Ce moment romantique n'enlève rien à la force visionnaire de *News from Nowhere*, bien au contraire !

En tout cas, le travail de Beaumont est d'une grande qualité intellectuelle et politique, et sans doute destiné à devenir un ouvrage de référence pour tous ceux qui s'intéressent aux aventures du *Principe Espérance* cher à Ernst Bloch.

Lu d'ailleurs

Razmig Keucheyan

Enseignant en sociologie à Paris IV

Éléments d'astronomie politique

À propos de Benedict Anderson, *Under Three Flags: Anarchism and the Anti-Colonial Imagination*. Londres, Verso, 2006, 255 p.

Un essai d'astronomie politique. C'est ainsi que Benedict Anderson décrit le programme qu'il s'est assigné dans son dernier ouvrage, *Under Three Flags: Anarchism and the Anti-Colonial Imagination*. L'astronomie politique – l'expression est de Herman Melville – est cette discipline qui vise à rendre compte des interactions entre mouvements sociaux situés à des endroits différents du globe. Soit deux mouvements sociaux dont on constate la concomitance temporelle et l'action dissolvante simultanée sur le système politique considéré, mais également l'éloignement géographique. L'astronomie politique a pour objectif de mettre au jour les rapports – le plus souvent invisibles à l'œil nu – qu'ils entretiennent, ce en identifiant les « forces gravitationnelles » expliquant leur attraction mutuelle.

Comme l'indique le sous-titre de l'ouvrage, les mouvements que Benedict Anderson prend pour objet sont les mouvements anticolonialistes. Anderson est l'auteur de l'une des théories de l'essor du nationalisme les plus discutées au cours des dernières décennies, développée dans *Imagined Communities*¹. Il y définit la nation comme « communauté politique imaginaire », rendue possible par l'apparition, au XIX^e siècle, d'un « capitalisme de l'imprimerie » homogénéisant les langues et les consciences nationales. Dans son nouveau livre, Anderson applique le concept d'imaginaire à deux mouvements de libération nationale : les mouvements cubain et philippin. C'est à eux que renvoient deux des trois « drapeaux » évoqués par le titre. Le troisième drapeau, qui fait figure de trait d'union entre les deux précédents, est le drapeau noir des anarchistes. Les insurrections cubaine et philippine coïncident historiquement. C'est en 1895 que José Martí donne le coup d'envoi de la rébellion qui débouchera sur l'indépendance nationale. Celle-ci se trouve être le dernier des soulèvements anticoloniaux dans les Amériques. Un an plus tard survient aux Philippines la première révolte nationale asiatique. Le *Katipunan*² emmené par Andres Bonifacio lance en août 1896 l'insurrection qui renversera le régime colonial. Les données du problème sont donc les suivantes. Soit les mouvements natio-